

L'EXACERBATION DE LA PERVERSION : INCIDENCES PROBABLES SUR LA GESTION DES RESSOURCES HUMAINES

G. OUMET

Professeur à HEC Montréal

Il est intéressant de constater que l'écroulement spectaculaire du modèle "sociétal" communiste en Europe de l'Est et, surtout, en URSS, porte grandement préjudice à l'actualisation du pouvoir paranoïaque. L'efficacité tangible du mode révolutionnaire de développement des sociétés (modèle paranoïaque) a littéralement frappé d'anathème le discours embrasé de la paranoïa. Le temps n'est plus à la rhétorique abstraite, aux percutantes philippiques idéologiques teintées, la plupart du temps, de mégalomanie, mais plutôt à l'économique (modèle pervers), c'est-à-dire aux règles terre-à-terre et concrètes régissant la vie de tous les jours. Il semble donc, du moins pour l'instant, que la mort presque mondiale de "l'homo soviétique" par adoption de ce qui paraît être la seule alternative viable, le libéralisme économique, soit dialectiquement susceptible de donner vie au mode d'expression pervers du pouvoir. C'est en quelque sorte la victoire de l'Occident, le triomphe de "l'homo cartésien".

INTRODUCTION

Il est foncièrement impensable de vouloir saisir les modes de fonctionnement d'un corps social quel qu'il soit, sans tenir compte en même temps de la nature des forces du milieu dans lequel il évolue. L'organisation, c'est-à-dire la structuration rationnelle de l'action de ses membres visant expressément l'atteinte d'objectifs communs explicites (Schein, 1971), est conséquemment influencée par les paramètres normatifs régissant l'articulation des rapports sociaux. Elle s'inscrit dans le prolongement historique de la constitution des sociétés (Amado, Faucheux, Laurent, 1990 ; Sainsaulieu *et al.*, 1983 ; Hofstede, 1980 ; Laurent, 1983). Elle est en quelque sorte un produit de la phylogenèse "sociétale" et, partant, conditionnée par l'idéologie dominante de son époque.

D'autre part, à un niveau d'appréhension phénoménale strictement singulier, c'est-à-dire ontologique, l'entreprise doit également être perçue comme une transposition par les individus d'un idéal humain à atteindre ; comme une projection fantasmatique de ce que devrait être pour eux l'ordre des choses (Morgan, 1989 ; Kets de Vries, Miller, 1985).

C'est ainsi que les facteurs "sociétaux" (idéologie socio-politico-économique prévalante) et psychiques (forces conscientes et inconscientes) participent, tout en s'influençant mutuellement par ailleurs, consubstantiellement au façonnement de la configuration de l'organisation (Ouimet, 1991). A cet effet, il convient de citer les éclairants travaux de Max Pagès (1979, 1986) pour qui l'organisation est un ensemble socio-mental dynamique de réponses à des contradictions entre les exigences de production et la condition des travailleurs. En fait, l'ensemble socio-mental signifie qu'en plus d'exercer une emprise idéologique sur ses membres, l'organisation réactive chez ceux-ci certaines forces pulsionnelles, à savoir que leur appareil psychique est sollicité de façon à assurer la pérennité de l'organisation. C'est ainsi que l'organisation est le produit d'une part de son influence idéologique exercée sur ses membres et, d'autre part, de leurs représentations psychiques modulées par celle-ci à des fins de consolidation systémique. L'action de l'entreprise au niveau psychique porte, pour l'essentiel, sur les instances inconscientes des individus.

Cette brève entrée en matière m'a amené à réfléchir sur la problématique suivante : quel impact pourrait avoir l'actuelle chute de l'idéologie communiste sur la pratique de la gestion des ressources humaines en Occident ? En fait, il s'agit de savoir si une transformation radicale de l'environnement politique mondial serait à la base de l'éclosion et de la "popularisation" d'un certain type d'organisation, soit l'organisation perverse. Quoiqu'une telle réflexion relève de la prospective, elle n'en est pas pour autant dépourvue de fondements historiques et cliniques. Qui plus est, j'estime, qu'en soulevant des points de toute première importance ayant trait au pouvoir organisationnel, ce questionnement s'avère essentiel à qui-

conque se dit préoccupé par la qualité et le devenir de la gestion des ressources humaines.

La formulation de mon hypothèse de départ, à savoir la propagation du mode organisationnel pervers, est motivée par deux grandes constatations factuelles, soit : **l'actuelle conjoncture favorable à la manifestation de la perversion et le support scientifique implicite — voire surtout inconscient — qui lui est accordé.** L'examen de chacun de ces deux facteurs déterminants nécessite toutefois l'étude préalable de la dynamique psychique et sociale du pouvoir mortifère.

POUVOIR MORTIFERE

D'entrée de jeu, il sied d'admettre que la gestion des ressources humaines, parce qu'impliquant précisément une relation d'échange entre deux parties, fait intervenir la notion de pouvoir. Bien qu'étant en définitive un produit de la transaction entre dirigeants et subordonnés (Ouimet, 1990), le pouvoir, ou plus précisément son désir, est d'essence narcissique (Enriquez, 1983). Il est volonté d'uniformisation ; de rendre l'autre semblable à soi, donc de le réifier. Peu importe la noblesse des buts recherchés, la démarche de celui qui initie une tentative de pouvoir est d'ordre centripète, c'est-à-dire que ses actions visent ultimement à orienter le comportement des autres en fonction de ses valeurs et croyances.

Sans le contrepoids créateur de l'amour (Eros), le désir de pouvoir, poussé à son stade paroxystique, conduit à la création d'un univers homogène, figé et fermé sur lui-même. Tout y est régi par la loi de la récursivité, poussant indéfiniment la reproduction de l'identique. Il n'y a donc plus, au sens strict, de création. Nous nous trouvons donc dans un monde dominé par la pulsion de mort, le Thanatos

A l'échelle de l'humanité, ce monde peut être exemplifié par l'Empire d'Alexandre le Grand, celui de Napoléon, le Troisième Reich, l'internationalisation du communisme ou "l'American way of life". Tous ont en commun le projet prométhéen de faire connaître aux hommes le feu divin (Enriquez, 1983).

Sur le plan organisationnel, ce monde se traduit par l'organisation scientifique du travail où priment à la fois la division formelle des tâches et la quantification du rendement (Enriquez, 1977 ; Baudrillard, 1977).

La création d'un monde fondé sur l'homogénéisation des conduites collectives nécessite le concours de certaines formes de pouvoir favorisant l'expression de la pulsion de mort. Deux formes de pouvoir sont à la base d'une telle manifestation : le **pouvoir paranoïaque** et le **pouvoir pervers** (Enriquez, 1983). Il importe dès à présent de bien les distinguer.

POUVOIR PARANOIAQUE

Le pouvoir paranoïaque traduit une volonté de trans-substantiation d'ordre messianique, salvateur et

eschatologique. Il est exercé en fonction d'une loi transcendante dont l'adhésion la plus totale s'avère la seule garantie de salut. Ce type de pouvoir est véhiculé par un discours dogmatique prétendant faire toute la lumière sur la véritable nature des choses et des hommes. Ce discours se révèle la plupart du temps tautologique, en ce sens que toute l'argumentation procède par une suite de raisonnements circulaires. Empreint d'une très grande expressivité, le discours paranoïaque, par sa volubilité, sa clarté et son registre appartenant au crescendo, séduit, pour ne pas dire, mystifie les foules. Il leur annonce sans ambages l'accomplissement prochain d'une volonté surnaturelle, animée par le seul désir de réaliser la réconciliation de la multitude.

Toutefois, l'avènement de l'ordre nouveau nécessitera des sacrifices et, surtout, des sacrifiés. C'est que des gens complotent et trament de sordides manœuvres afin de faire avorter le plan divin. Aussi, s'avère-t-il nécessaire de purger définitivement le monde de toute force comminatoire à la réalisation de ce plan. Le discours paranoïaque est forcément martial et expiatoire.

Sans vouloir prétendre livrer ici une analyse psychanalytique poussée de la personnalité paranoïaque, il est permis d'affirmer que la toute-puissance investie dans les paroles du paranoïaque traduit paradoxalement chez lui et ce à un niveau plus profond de son être, un fort sentiment d'impuissance et les relents d'une homosexualité passive. Le paranoïaque est littéralement pénétré par les forces terrifiantes de ses premiers objets d'amour, soit la mère et le père. Afin de combattre l'angoisse émanant de ses premiers rapports avec le monde extérieur, le paranoïaque introjecte la toute-puissance parentale et, ainsi, se convainc qu'il est apte à se défendre et à riposter à toute agression. Se sentant réellement persécuté par d'innombrables ennemis, aussi effroyables les uns que les autres, le paranoïaque n'a d'autre choix que de passer à l'offensive, c'est-à-dire de persécuter à son tour : c'est, pour lui, une simple question de survie (Bergeret, 1985 ; Dubor, 1990 ; Racamier, 1966).

Par le passé et encore de nos jours, cette forme de pouvoir s'est manifestée au sein des sociétés à cause de deux principales raisons. Tout d'abord, le discours paranoïaque trouve une audience attentive auprès de sociétés en proie à de profonds bouleversements, qu'ils soient de nature sociale, politique, économique ou technologique. La réceptivité amplifiée des gens à pareil discours provient précisément du fait que ceux-ci éprouvent un véritable sentiment d'impuissance face à un monde en pleine déstructuration. Qu'il suffise de penser au pouvoir fascinant que les foules désespérées accordaient aveuglément à Hitler, Lénine ou Khomeiny. Puis, l'autre raison réside essentiellement dans la nature même du discours paranoïaque : à savoir qu'il prétend être en mesure d'expliquer aux membres d'une société le fonctionnement de celle-ci. C'est donc un discours de "vérité" qui, une fois compris et adopté, permet aux gens de

se soustraire aux nombreuses incertitudes balisant le cours de leur vie. Qui n'aime pas connaître la voie lui permettant d'éviter les affres de la nuit et d'accéder ainsi à la félicité promise ?

Il va de soi que ce qui se passe au niveau des sociétés se retrouve également au sein des organisations. Ces dernières, véritables microcosmes des premières, se doivent d'afficher une image de toute-puissance visant à faire pièce à un environnement concurrentiel hostile. Elles se présentent donc toujours comme étant mandataires d'une mission ayant pour but le bien-être de l'ensemble. L'adhésion à son sacro-saint credo ne peut être que totale. Il n'y a pas de place chez les membres pour le conditionnel. Aussi, l'organisation paranoïaque s'ingénie-t-elle à les conditionner à souscrire inconditionnellement à son idéologie. Les déviants sont systématiquement éliminés et ce, à l'aide d'une panoplie de moyens de contrôle, tels : les tests de sélection, les études des antécédents, les stages de formation, etc.

Cet engouement pour le contrôle devient davantage exacerbé dans le domaine de la technologie de pointe. Ici, les secrets industriels et les craintes d'actes de sabotage entretiennent un état permanent de suspicion.

POUVOIR PERVERS

Contrairement au discours paranoïaque instillé par les impératifs d'une loi surnaturelle, le discours pervers n'a pour seule loi que celle de son propre désir. Le déni de la réalité ainsi que le clivage du moi constituent les fondements mêmes de la personnalité perverse. Ce déni permet au pervers d'éluider le fait que la mère nourrisse un désir pour un être autre que lui. Agissant de la sorte, il parvient à éviter la loi de filiation (reconnaissance du Nom du Père) et l'acceptation de la castration symbolique de la mère par le père (Enriquez, 1983). Concurrément à ce déni de la réalité, le clivage du moi, permettant au pervers de conserver un certain contact avec la réalité, le garde de la psychose d'une part et lui permet d'avoir accès à une quelconque jouissance d'autre part. En somme, grâce à l'effet parallèle du déni et du clivage, la seule loi possible pour le pervers est celle de sa propre jouissance, tributaire des seuls caprices de sa volonté. D'ailleurs, toute l'œuvre de Sade, constituant un vibrant plaidoyer en faveur de la perversion, met en scène des protagonistes faisant fi de toute loi humaine. Transgresser les lois des hommes et en édicter de nouvelles, les siennes, consiste en définitive à prendre la place de Dieu. C'est en fait la place que revendique le pervers.

Le discours du pervers est foncièrement algorithmique, en ce sens qu'il règle a priori les modalités de l'action. C'est un discours qui organise, au nom de la raison, les échanges sociaux ; le cours de ceux-ci revêtant les allures d'un véritable cérémonial. Rien n'y est laissé au hasard. Il s'agit à plus strictement parler

d'un contrat stipulant avec moult détails les conduites à adopter.

S'en remettant pour l'essentiel à la primauté de la raison, le discours pervers repose plus précisément sur un savoir comptable. Le pervers est fondamentalement épris de statistiques. La mesure quantitative de la performance est au centre de ses préoccupations. Affichant la plupart du temps une froideur cadavérique à l'endroit d'autrui, le pervers recherche ultimement l'efficacité, la répétitivité et la propreté. Son prototype serait le fonctionnaire et plus particulièrement le technocrate, consciencieux, extrêmement tatillon et dévoué, respectant scrupuleusement les règlements et fasciné par les toutes dernières découvertes scientifiques et techniques. Le pervers recherche une société propre, sans bavure, ordonnée de façon à ce que toute conduite soit réglée d'avance. C'est un artisan du devoir quotidien. En cela, il contraste énormément avec le paranoïaque qui, lui, se targue d'avoir un grand dessein à proposer. Aussi, à l'inverse du paranoïaque, le pervers se refuse à l'idée de la procréation car elle recèle en elle les éléments mêmes frappés par son déni, soit : la reconnaissance de la filiation, l'expérience de l'autre en tant qu'objet d'amour et la constatation que l'histoire puisse échapper à son déterminisme absolu (Bergeret, 1985 ; Chasseguet-Smirgel, 1990).

Si le paranoïaque, par son discours inspiré, vise la transformation du social, le pervers, quant à lui, n'a d'intérêt que pour le sexuel et la jouissance. C'est ce qui fait dire à Enriquez (1983) que "la perversion, c'est le sexuel mis au service du pouvoir et de la mort".

Il semble conséquemment logique d'affirmer que la création de vastes entreprises exigeant à la fois une parcellisation poussée des tâches et une coordination permanente de celles-ci ; que le développement accéléré de la science et des techniques, drainant dans son sillon l'impression d'être en mesure de connaître le monde et, ainsi, de le dominer ; et que la matérialisation progressive des rapports sociaux furent à l'origine d'individus pervers ou permirent à ceux qui l'étaient déjà de satisfaire leurs pulsions à l'intérieur d'une structure sociale propice à cet effet.

S'il est vrai que les paranoïaques fondent les institutions, les pervers, quant à eux, établissent les contrats. Or, un examen sommaire des sociétés libérales révèle qu'elles sont foncièrement contractuelles (d'Éribar, 1989 ; Enriquez, 1983). En effet, tous, du joueur de basket-ball professionnel au travailleur d'usine, revendiquent le respect des clauses de leur contrat. Nous sommes les contemporains du fameux phénomène de la négociation des conventions collectives. Essentiellement un contrat, soit la détermination d'une rétribution en fonction d'une contribution, consiste en la fixation conjointe du taux d'exploitation acceptable à une certaine époque (Enriquez, 1983). Les rapports humains se résument donc à n'être que de simples échanges juridiques et monétaires. Contrairement à la société paranoïaque ou révolutionnaire, fondée sur la lutte du bien contre le mal, la

société perverse ou techno-bureaucratique, repose sur la capitalisation des interactions entre les hommes. Ce type de société préconise l'orchestration, voire l'harmonisation, intégrale de toute la dynamique sociale. Ses mots d'ordre, exprimant une mathématisation du réel, sont entre autres : le jeu des stocks, la fluidité des marchés, la balance des paiements, la rationalisation des effectifs, le ratio qualité-prix, les coûts de production, l'annuité du capital, etc.

Prédisposition conjoncturelle à l'expression de la perversion

Fort de ces dernières considérations conceptuelles ayant trait à la structure psychique des individus et aux types de sociétés qui leur sont afférentes, il est intéressant de constater que l'écroulement du modèle "sociétal" communiste en Europe de l'Est et, surtout, en URSS, porte grandement préjudice à l'actualisation du pouvoir paranoïaque. L'inefficacité tangible — et avouée par les dirigeants mêmes — du mode révolutionnaire de développement des sociétés (modèle paranoïaque) a littéralement frappé d'anathème le discours embrasé de la paranoïa. Ce discours est actuellement perçu par les populations comme une utopie, une chimère qui les a leurrées depuis plus de soixante-dix ans.

Le temps n'est plus à la rhétorique abstraite, aux enflammées catilinaires idéologiques teintées, la plupart du temps, de mégalomanie, mais plutôt à l'économique (modèle pervers), c'est-à-dire aux règles terre-à-terre et concrètes régissant la vie de tous les jours. Quoique paranoïa et perversion puissent cohabiter et même se compléter dans une même structure sociale, il est reconnu que la perversion est plus fréquente dans les sociétés capitalistes et la paranoïa dans les sociétés communistes. Il semble donc, du moins pour l'instant, que la mort presque mondiale de "l'homo sovieticus" par l'adoption de ce qui paraît être la seule alternative valable, le libéralisme économique, soit paradoxalement et dialectiquement susceptible de donner vie — ou à tout le moins de fortifier — au mode d'expression pervers du pouvoir. C'est en quelque sorte la victoire de l'Occident, le triomphe de "l'homo cartésianus". Le sacré, le mystique — pour ne pas dire le religieux —, insaisissable métaphysique toujours à venir, est supplanté par l'humain, ou plus précisément par l'impassible et méthodique raison.

Avec la fin de l'Empire soviétique, nous assistons en fait à la mort de l'idéologie révolutionnaire. Les rêveries diurnes, lourdement chargées d'angoisse existentielle inhérente à toute démarche axée sur le devenir, céderont de plus en plus la place aux calculs probabilistes, démontrables et, partant, rassurants, qui ont pour principale fonction de bétonner les balises de l'être. D'un monde incertain de mouvement — le renversement des antagonismes via le matérialisme dialectique et historique —, nous passons à un

monde — fort répandu à l'échelle planétaire — de fixité et de prévisibilité.

La destitution du sacré dont les causes, j'en conviens, sont multiples, est corrélationnelle à l'expansion de la scientificité, de la puissance de l'homme moderne affranchi de toutes ses dépendances à l'égard de l'indéfinissable. Le monde de l'homme est donc à la mesure de son entendement. Grâce à la raison, l'impossible s'amenuise et, par conséquent, l'homme s'en trouve déifié. Chacun vit dans sa bulle d'ordonnement relationnelle où il occupe la place du centre, celle de Dieu. La fin du sacré consacre l'amplification du moi, l'apothéose du narcissisme (Lasch, 1981 ; Satinover, 1987). Mais, et c'est là un point capital, contrairement au narcissisme superficiel et apparent du paranoïaque, celui du pervers est profond et tacite. D'ailleurs toute la symptomatologie perverse est discrète. Effacé et ordonné, le pervers se confond admirablement bien avec les structures et rouages de l'entreprise qui l'emploie. Il n'est qu'un "exécutant" dans un univers impersonnel dont le fonctionnement est sanctionné par la "raison". En ce sens, nous sommes en droit de parler de contre-anthropomorphisme. Parce que beaucoup moins tapageuse que la paranoïa, la perversion en est d'autant plus pernicieuse.

Support scientifique implicite

Le danger de voir, suite à l'étiollement récent de l'idéal type du modèle paranoïaque (URSS), une polarisation des modes de fonctionnement socio-politique vers le seul modèle pervers se trouve amplifié par la prééminence qu'accorde la modernité — en tant que rupture avec la tradition — à la science (Touraine, 1989). En fait, il importe de reconnaître et ce n'en déplaise à plusieurs, que le discours scientifique est en soi pervers. Il s'agit d'un langage paramétrique visant, par le contrôle strict des variables sélectionnées et la récurrence de leurs effets respectifs, l'établissement de constatations factuelles objectives. La découverte de connaissances assurées au moyen d'une démarche rigoureuse et systématique permettant d'éliminer les biais de la subjectivité fut et demeure, une entreprise essentielle au développement de l'humanité. Toutefois, il convient de préciser que pareille entreprise n'est pas sans danger. Combien de crimes n'a-t-on perpétrés au nom du savoir ? Combien de monstruosité, habilement fardées par d'officiels protocoles expérimentaux, n'ont-été commises par d'insignifiants petits pervers revêtus de la noble blouse blanche de la science ?

CONCLUSION

Cette trop brève réflexion ne se veut nullement un panégyrique à l'endroit de la paranoïa. Elle vise simplement à mettre en garde les différents acteurs du milieu organisationnel contre les oripeaux de la perversion.

Parce que productive dans l'immédiat — et c'est en cela que réside son caractère fascinant —, la taylorisation fut et est encore très répandue dans tous les secteurs d'activités industrielles et professionnelles. Avec la toute récente victoire du mode de vie américain, il est à craindre que le modèle fonctionnaliste de production, foncièrement campé sur la rationalisation des tâches, soit perçu comme la panacée à tous les maux rencontrés sur le marché du travail. Il est à espérer que des modèles alternatifs de production, dont entre autres les modèles japonais, allemand et suédois, puissent empêcher une éventuelle radicalisation de la conception organique de l'entreprise, à savoir que l'employé n'est qu'une masse musculaire, une force motrice exécutant les directives de la tête dirigeante.

Il ne s'agit pas ici de choisir entre paranoïa ou perversion car en soi, aucune pathologie, de quelle que nature qu'elle soit, n'est souhaitable. En accord avec la fameuse maxime *in medio stat virtus*, il convient tout simplement d'admettre que toute concentration monopolistique, qu'elle soit de capitaux, de matières premières ou d'idées, porte en elle les germes de l'intolérance et de l'arbitraire. Il est permis d'affirmer qu'historiquement le modèle paranoïaque de fonctionnement "sociétal" (modèle révolutionnaire) constituait une sorte d'antidote aux abus du modèle pervers de fonctionnement "sociétal" (modèle réactionnaire). L'élimination, ou du moins le grave dépérissement, du modèle paranoïaque est susceptible de laisser libre cours aux manifestations socialement cautionnées du pouvoir pervers.

BIBLIOGRAPHIE

- AMADO, G., FAUCHEUX, C., LAURENT, A., Changement organisationnel et réalités culturelles, dans J-F. Chanlat (Ed.), *L'individu dans l'organisation: les dimensions oubliées*, Québec, PUL ; Paris, Editions Eska, 1990.
- BAUDRILLARD, J. Oublier Foucault, Paris, Edition Galilée, 1977.
- BERGERET, J. *La personnalité normale et pathologique*, Paris, Dunod, 1985.
- CHASSEGUET-SMIRGEL, J. *La maladie d'idéalité. Essai psychanalytique sur l'idéal du moi*, Paris, Editions Universitaires, 1990.
- D'IRIBARNE, P. *La logique de l'honneur*, Paris, Editions Du Seuil, 1989.
- DUBOR, P. Structure psychotique, dans J. Bergeret (Ed.), *Psychologie pathologique*, Paris, Masson, 1990.
- ENRIQUEZ, E. *De la horde à l'Etat*, Paris, Gallimard, 1983.
- ENRIQUEZ, E. Le gardien des clés, système et volupté chez Sade, *Topique*, n° 19, 1977.
- HOFSTEDE, G. *Culture's consequences, international differences in work-related values*, Beverly Hills, CA, Sage, 1980.
- KETS DE VRIES, M.F.R., MILLER, D. *L'entreprise névrosée*, Paris, McGraw-Hill, 1985.
- LASCH, C. *Le complexe de Narcisse : la nouvelle sensibilité américaine*, Paris, Robert Laffont, 1981.
- LAURENT, A. The cultural diversity of western conceptions of management, *International studies of management and organization*, XIII, (1/2), 1983, 75-96.
- MORGAN, G. *Images de l'organisation*, Québec, PUL ; Paris, Editions Eska, 1989.
- OUIMET, G. *Pour une conceptualisation transactionnelle usufruitaire du pouvoir*, Montréal, cahier de recherche n°. 90-24, Ecole des Hautes Etudes Commerciales, 1990.
- OUIMET, G. The psychological costs of organizational hypermodernity, dans M. Fields (Ed.), *Organizational Behaviour*, XII, 7, 1991, 157-166.
- PAGES, M. Organisation et sexualité imaginaire, dans N. Aubert, E. Enriquez, V. de Gaulejac (Eds.), *Le sexe du pouvoir. Femmes, hommes et pouvoirs dans les organisations*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986.
- PAGES, M., BONETTI, M., DE GAULEJAC, V. *L'emprise de l'organisation*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- RACAMIER, P.C. Esquisse d'une clinique psychanalytique de la paranoïa, *Revue française de psychanalyse*, n° 1, 1966, 145-159.
- SAINSAULIEU, R., TIXIER, P-E., MARTY, M.O. *La démocratie en organisation*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1983.
- SATINOVER, J. Science and the fragile self: the rise of narcissism, the decline of God, dans D.M. Levin (Ed.), *Pathologies of the modern self*, New York, New York University Press, 1987, 84-113.
- SCHEIN, E.H. *Psychologie et organisations*, Paris, Hommes et techniques, 1971.
- TOURAINÉ, A. La crise de la modernité, *Interface*, 10 (2), 1989, 30-34.